

où le rock n'est pas un art séparé, pour spécialistes, mais où il se trouve au contraire intégré à tous les modes d'expression : habillement, peinture, cinéma, théâtre.

« Qu'est-ce que tu veux entendre ? Du classique ? Du disco ? Ou bien du « hard-core » ? J'ai tout sur mes bandes ». Frieder Butzmann, 28 ans, visage poupin sur corps de géant teuton, rit à perdre haleine devant mon étonnement.

Il est vrai que Frieder a tout sur ses cassettes : des piécettes à la Erik Satie — « mon côté français », commente-t-il, toujours en riant — des discos mécaniques, striés par des sons industriels ; et enfin, ce qu'il appelle du « hard-core » : des bruits effrayants, des paroles déstructurées et retravaillées au Vocoder, des collages de chants arabes et des plages de synthétiseurs.

Frieder Butzmann réalise tout lui-même : il joue, mixe et produit ses disques. L'atelier où il travaille — un ancien entrepôt d'usine qu'il loue avec un cinéaste et une danseuse et où, ensemble, sous le nom de « Luna-Park », ils proposent certains soirs des performances d'artistes — est presque une illustration de son éclectisme : des synthétiseurs, un piano électrique et des magnétophones occupent toute une table ; par terre, des disques s'entassent, où l'on retrouve pêle-mêle Stockhausen, les Sex Pistols et Erik Satie ; enfin, sur sa table de travail, s'étale le découpage d'une émission qu'il vient de réaliser pour la radio sur John Cage.

Cursus exemplaire d'un jeune musicien allemand

A la différence de Blixa ou de Wolfgang, Frieder a, lui, une véritable formation musicale. Son cursus, assure-t-il, est même un exemple de celui des jeunes musiciens allemands contemporains : études musicales à Constance, sa ville natale — « j'ai étudié successivement le piano, le violon et le saxophone, précise-t-il, puis j'ai tout laissé tomber » —, participation à des groupes de recherches musicales et travail avec John Cage — « Il cherchait un assistant pour une série de concerts en Allemagne, et il m'a proposé de travailler avec lui » —, et enfin, arrivée à Berlin pour des études de musicologie. « C'était étrange, explique-t-il. J'ai toujours eu un sentiment d'irréalité à l'université. Le jour, on étudiait Schubert ; la nuit, je traînais dans les concerts. Les Sex Pistols sont définitivement le plus grand choc que j'aie

reçu du rock, mais j'aime aussi beaucoup les Beatles, et la vague froide anglaise : Joy Division, Throbbing Gristle et les groupes de Factory Records. »

Un peu à part de « Tödliche Doris » et de « Einstürzende Neubauten », Frieder propose une autre interprétation des « Dilletanten » : des gens un peu blasés qui ont tout entendu, des Sex Pistols au free-jazz, en passant par la musique concrète, le disco, les musiques extra-européennes, et qui aujourd'hui, soit recherchent dans la production de bruits un élargissement du domaine musical, soit jouent, comme lui, avec les différents styles. « On dit que nous produisons de la musique expérimentale, explique-t-il encore. Mais, aujourd'hui, même l'expérimentation n'est plus possible : les nouveaux synthétiseurs peuvent produire tous les sons possibles et imaginables. Il faut chercher le renouvellement de la musique ailleurs. »

— Où, précisément ?

— Si je le savais, je le ferais. Je n'en parlerai mêmes pas ».

Retrouver une création véritable passe ici par la destruction systématique de tout ce qui a précédé ou encore par le jeu cynique avec les formes esthétiques présentes sur le « marché ». Dans la succession des modes, courants et styles qu'a connus le rock depuis sa création, tout a plus ou moins été tenté, et l'on pourrait presque tracer des parallèles entre les diverses formes du rock et les grandes attitudes esthétiques : punk-minimalisme, rockabilly-hyper-réalisme, vague froide-expressionnisme. Sans oublier, bien sûr, ceux qui ne recherchent pas vraiment de formes nouvelles et se contentent — on pourrait les appeler les « classiques » — d'utiliser des formes établies.

Prélude à la naissance d'un rock européen ?

« Die Tödliche Doris », « Die Einstürzende Neubauten » et Frieder Butzmann ne sont d'ailleurs pas les seuls à établir ce constat de crise esthétique. A Berlin, « Die Haut » propose une musique minimale, presque entièrement rythmique, dans la lignée du groupe anglais Red Crayola ; et « Die Zwei » (« Les Deux »), deux frères autrefois marqués par la vague froide, composent d'étonnantes harmonies vocales sans le moindre support instrumental : deux façon de tenter de retrouver des points d'appui fixes. Quant à « Malaria » que l'on donne

déjà comme le futur grand groupe berlinois, il se contente, plus habile, de fournir une traduction commerciale de cette volonté jusqu'aboutiste, avec une structure classique brouillée par des « breaks » incessants et des distorsions de voix. A Londres, aussi, ce qui se fait de plus neuf dans le rock évolue selon les mêmes lignes de force : ce sont les néo-Zélandais « Birthday Party » (qui viennent d'ailleurs de s'installer à Berlin), adeptes d'une musique primitive et concassée, avec des couleurs un peu « psychédéliques » et « Scritti Politti », ou le jeu pur avec les signes-styles du rock : funk, reggae, soul, disco, vague froide, musique expérimentale. Des dilettantes, eux aussi.

Tous ces groupes oublient bien sûr un peu, dans leur précipitation formelle, que la musique est aussi un moyen d'expression. Bref, ils ne disent pas grand-chose. Pourtant, il se pourrait bien qu'ils donnent naissance à un nouveau rock, plus cultivé et dégagé des influences américaines. Dada avait raison : pour construire quelque chose de neuf, il faut d'abord tout détruire.

Patrice BOLLON

GROUPES DE BERLIN

Einstürzende Neubauten : Kollaps (Zick-Zack) et Thirsty Animal, (45 tours géant avec Lydia Lunch, l'égérie de l'underground new-yorkais. Auto-produit, distribué par Rip Off).

Frieder Butzmann : un LP sur Zensor, un petit label indépendant de Berlin, et un autre en préparation.

Malarial : Emotion (Moabit Music, distribué en France par les Disques du Crépuscule).

Die Tödliche Doris : Schuld-Struktur (Zick-Zack).

Die Haut : Schnelles Leben (Zensor).

Throbbing Gristle : Funeral in Berlin (Zensor).

LIEUX DE BERLIN

Dschungel (Nürnberger Str.). La boîte des « branchés » berlinois. Une sorte de « Bains-Douches » local.

Mink (Paulsborner Str.). Pour les fins de nuits seulement.

Music Hall (Rhein Str. 45) pub-salle de concerts.

Stonz (Winterfeldplatz) pour les punks « hard-core » exclusivement.

Metropole (Nollendorf Platz) Le Palace de Berlin. Café ouvert jour et nuit.

Camarillo (Leonnard Str.) et Mitropa (Göltz Str. Schöneberg). Les cafés « in » du moment.

Luna Park (Windscheid Str. 18 - traverser la cour) Performances et vidéo.

Zensor (Belziger Str. 23) Le label des « Dilletanten » et un bon magasin de disques.